

**J.C. RYLE**

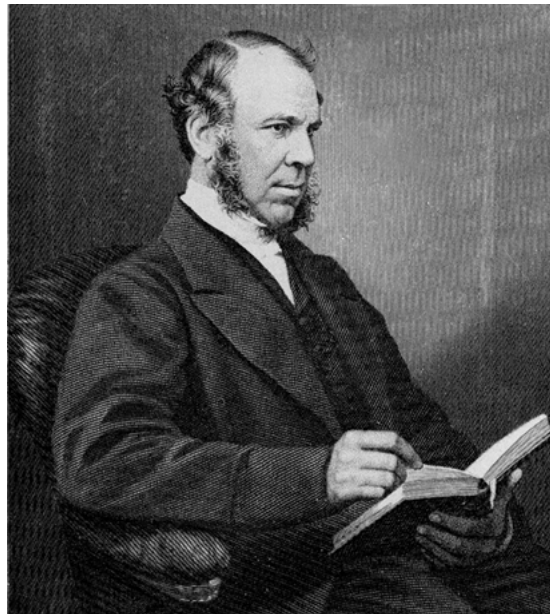


**MALADIE**



# MALADIE

J.C. Ryle



Traduit par *Ressources Bibliques*



# Table des matières

1. La prévalence universelle de la maladie . . . . .	3
2. Les bienfaits généraux que la maladie confère à l'humanité . . . . .	6
3. Les devoirs spéciaux auxquels la maladie nous appelle . . . . .	9

# Maladie

« Celui que Tu aimes est malade » Jn 11.3.

Le chapitre d'où ce texte est tiré est bien connu de tous les lecteurs de la Bible. En description vivante, en intérêt touchant, en simplicité sublime, il n'y a point d'écrit existant qui puisse être comparé à ce chapitre. Un récit comme celui-ci est, à mon propre esprit, l'une des grandes preuves de l'inspiration de l'Écriture. Quand je lis l'histoire de Béthanie, je ressens « Il y a ici quelque chose que l'incrédule ne pourra jamais expliquer. » « Ce n'est rien d'autre que le doigt de Dieu. »

Les mots sur lesquels je m'attarde spécialement dans ce chapitre sont singulièrement émouvants et instructifs. Ils rapportent le message que Marthe et Marie envoyèrent à Jésus lorsque leur frère Lazare était malade : « Seigneur, voici, celui que tu aimes est malade » Ce message était court et simple. Pourtant, presque chaque mot est profondément suggestif.

Considérez la foi semblable à celle d'un enfant de ces saintes femmes. Elles se tournaient vers le Seigneur Jésus dans leur heure de besoin, comme le nourrisson effrayé se tourne vers sa mère, ou comme l'aiguille de la boussole se tourne vers le Pôle. Elles se tournaient vers Lui comme leur Berger, leur Ami tout-puissant, leur Frère né pour l'adversité. Aussi différentes qu'elles fussent de tempérament naturel, les deux sœurs étaient entièrement d'accord en cette matière. L'aide du Christ était leur première pensée au jour de l'angoisse. Le Christ était le refuge vers lequel elles fuyaient dans l'heure du besoin. Béni soit quiconque agit de même !

Remarquez la simple humilité de leur langage à propos de Lazare. Ils l'appellent « Celui que Tu aimes ». Ils ne disent point : « Celui qui T'aime, croit en Toi, Te sert », mais « Celui que Tu aimes ». Marthe et Marie étaient profondément instruites de Dieu. Elles avaient appris que l'amour du Christ envers nous, et non notre amour envers le Christ, est le véritable fondement de l'attente et la véritable base de l'espérance. Heureux, à nouveau, sont tous ceux qui sont également instruits de la sorte ! Regarder vers l'intérieur à notre amour envers le Christ est douloureusement insatisfaisant : regarder vers l'extérieur à l'amour du Christ envers nous est paix.

Enfin, remarquez la circonstance touchante que révèle le message de Marthe et Marie : « Celui que tu aimes est malade. » Lazare était un homme de bien, converti, croyant, renouvelé, sanctifié, un ami de Christ, et un héritier de gloire. Et pourtant,

Lazare était malade ! Alors la maladie n'est pas le signe que Dieu est mécontent. La maladie est conçue pour être une bénédiction pour nous, et non une malédiction. « Toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon Son dessein » (Ro 8.28). « Tout est à vous, soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit le présent, soit l'avenir. Tout est à vous ; et vous êtes à Christ, et Christ est à Dieu » (1 Co 3.22,23). Bienheureux, je le répète, sont ceux qui ont appris cela ! Heureux sont ceux qui peuvent dire, lorsqu'ils sont malades, « C'est l'œuvre de mon Père. Cela doit être bien. »

J'invite l'attention de mes lecteurs sur le sujet de la maladie. C'est un sujet que nous devrions souvent contempler en face. Nous ne pouvons l'éviter. Il n'est besoin d'aucun regard prophétique pour voir la maladie s'approcher de chacun de nous à son tour un jour. « Au milieu de la vie nous sommes dans la mort. » Tournons-nous pour un moment, et considérons la maladie en tant que chrétiens.

La considération ne hâtera point sa venue, et par la bénédiction de Dieu elle peut nous enseigner la sagesse.

Dans la considération du sujet de la maladie, trois points me semblent exiger notre attention. Sur chacun d'eux je dirai quelques mots.

1. L'universalité de la prévalence de la maladie et de l'infirmité.
2. Les bénéfiques généraux que la maladie confère à l'humanité.
3. Les devoirs spéciaux auxquels la maladie nous appelle.

## **1. La prévalence universelle de la maladie**

Je n'ai nul besoin de m'attarder longuement sur ce point. Développer la preuve de cette réalité ne ferait que multiplier les truismes, et accumuler des lieux communs auxquels tous acquiescent.

La maladie est partout. En Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique ; dans les pays chauds et dans les pays froids, parmi les nations civilisées et les tribus sauvages, les hommes, les femmes et les enfants tombent malades et meurent.

La maladie frappe toutes les classes. La grâce ne soustrait point le croyant à son atteinte. Les richesses n'achètent point d'exemption. Le rang ne saurait détourner ses assauts. Rois et sujets, maîtres et serviteurs, riches et pauvres, savants et ignorants, enseignants et élèves, médecins et patients, pasteurs et auditeurs, tous pareillement s'inclinent devant ce grand ennemi. « La fortune du riche est sa ville forte » (Pr 18.11). La demeure de l'Anglais est dite être son château ; mais il n'est point de portes ni de verrous capables de tenir à distance la maladie et la mort.

La maladie revêt toute sorte de formes et descriptions. De la couronne de notre tête jusqu'à la plante de notre pied, nous sommes exposés à la maladie. Notre capacité de souffrance est quelque chose de terrifiant à contempler. Qui peut dénombrer les maux

dont notre corps peut être affecté ? Qui a déjà visité un musée d'anatomie morbide sans frémir ? « Étrange qu'une harpe de mille cordes puisse rester accordée si longtemps. » Pour ma part, il n'est pas si merveilleux que les hommes meurent si tôt, mais plutôt qu'ils vivent si longtemps.

La maladie est souvent l'une des épreuves les plus humiliantes et affligeantes qui puisse s'abattre sur l'homme. Elle peut transformer le plus fort en un petit enfant, et le faire sentir « la sauterelle pesante » (Ec 12.5). Elle peut faire trembler les plus hardis et les amener à redouter la chute d'une épingle. Nous sommes « faits d'une manière effrayante et merveilleuse » (Ps 139.14). Le lien entre le corps et l'esprit est étrangement étroit. L'influence que certaines maladies peuvent exercer sur le caractère et les esprits est immensément grande. Il existe des maladies du cerveau, du foie, et des nerfs, qui peuvent abaisser un esprit de la stature de Salomon à un état à peine meilleur que celui d'un nourrisson. Celui qui voudrait savoir jusqu'à quelles profondeurs d'humiliation le pauvre homme peut tomber, n'a qu'à veiller un court moment auprès des lits de malades.

La maladie n'est pas évitable par quelque moyen que l'homme puisse employer. La durée moyenne de la vie peut sans doute être quelque peu prolongée. L'habileté des médecins peut constamment découvrir de nouveaux remèdes et opérer des guérisons surprenantes. L'application de sages règlements sanitaires peut considérablement réduire le taux de mortalité dans un pays. Mais, après tout, que ce soit dans des lieux sains ou insalubres, que ce soit dans des climats doux ou froids, que ce soit traité par homéopathie ou allopathie, les hommes tomberont malades et mourront. « Les jours de nos années s'élèvent à soixante-dix ans, et pour les plus robustes à quatre-vingts ans ; et l'orgueil qu'ils en tirent n'est que peine et misère, car il s'en va bientôt, et nous nous envolons » (Ps 90.10). Ce témoignage est en vérité véridique. Il était véridique il y a 3300 ans, il est encore véridique aujourd'hui.

Maintenant, que pouvons-nous déduire de ce grand fait, la prévalence universelle de la maladie ? Comment devons-nous l'expliquer ? Quelle explication pouvons-nous en donner ? Quelle réponse devons-nous fournir à nos enfants curieux lorsqu'ils nous demandent : « Père, pourquoi les gens tombent-ils malades et meurent-ils ? » Ce sont là des questions graves. Une brève réflexion à leur sujet ne sera pas déplacée. Pouvons-nous supposer un seul instant que Dieu a créé la maladie et la souffrance dès le commencement ? Pouvons-nous imaginer que Celui qui a formé notre monde dans un ordre si parfait est l'Auteur de souffrances et de douleurs inutiles ? Pouvons-nous penser que Celui qui a fait toutes choses « très bonnes » a destiné la race d'Adam à tomber malade et à mourir ? L'idée me semble révoltante. Elle introduit une grande imperfection au milieu des œuvres parfaites de Dieu. Je dois trouver une autre solution pour satisfaire mon esprit.

La seule explication qui me satisfasse est celle que donne la Bible. Quelque chose est entré dans le monde qui a détrôné l'homme de sa position originelle et l'a dépouillé de ses privilèges originels. Quelque chose est survenu, qui, tel une poignée de gravier jetée au milieu de la machinerie, a troublé l'ordre parfait de la création de Dieu. Et quelle est cette chose ? Je réponds, en un mot : c'est le péché. « Le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort » (Ro 5.12). Le péché est la cause de toute la

maladie, la douleur, et la souffrance qui prévalent sur la terre. Elles font toutes partie de cette malédiction qui est entrée dans le monde lorsque Adam et Ève ont mangé du fruit défendu et sont tombés. Il n'y aurait pas eu de maladie, s'il n'y avait pas eu de chute. Il n'y aurait pas eu de souffrance, s'il n'y avait pas eu de péché.

Je marque une pause un instant en cet endroit, et pourtant en pausant je ne me détourne point de mon sujet. Je m'arrête pour rappeler à mes lecteurs qu'aucune position n'est plus indéfendable que celle occupée par l'Athée, le Déiste ou l'incroyant dans la Bible. Je conseille à chaque jeune lecteur de ce traité, que troublent les arguments hardis et spécieux de l'impie, d'étudier avec diligence ce sujet des plus importants, à savoir les Difficultés de l'Incrédulité. J'affirme avec assurance qu'il faut bien plus de crédulité pour être impie que pour être chrétien. J'affirme avec assurance qu'il existe de grands faits évidents dans la condition de l'humanité que seule la Bible peut expliquer, et que l'un des plus frappants de ces faits est la prévalence universelle de la douleur, la maladie et l'infirmité. En somme, l'un des plus grands obstacles pour les Athées et les Déistes réside dans le corps de l'homme.

Vous avez sans doute entendu parler des Athées. Un Athée est quelqu'un qui prétend croire qu'il n'y a point de Dieu, point de Créateur, point de Cause Première, et que toutes choses se sont rassemblées en ce monde par pur hasard. Allons, devons-nous prêter l'oreille à une telle doctrine ? Emmenez un Athée dans l'une des excellentes écoles de chirurgie de notre pays, et demandez-lui d'étudier la structure merveilleuse du corps humain. Montrez-lui l'habileté inégalée avec laquelle chaque articulation, chaque veine, chaque valve, chaque muscle, chaque tendon, chaque nerf, chaque os, et chaque membre, a été formé. Montrez-lui l'adaptation parfaite de chaque partie du corps humain au but qu'elle sert. Montrez-lui les milliers de délicates inventions pour affronter l'usure, et compenser l'épuisement quotidien de vigueur. Puis, demandez à cet homme qui nie l'existence d'un Dieu, et d'une grande Cause Première, si tout ce mécanisme merveilleux est le fruit du hasard ? Demandez-lui si cela s'est d'abord assemblé par chance et accident ? Demandez-lui s'il pense ainsi de la montre qu'il regarde, du pain qu'il mange, ou du manteau qu'il porte ? Oh, non ! La notion de dessein est une difficulté insurmontable sur le chemin de l'Athée. Il y a un Dieu. Vous avez sans doute entendu parler des Déistes. Un Déiste est quelqu'un qui prétend croire qu'il y a un Dieu, qui a créé le monde et toutes les choses qui s'y trouvent. Mais il ne croit pas en la Bible. « Un Dieu, mais pas de Bible ! Un Créateur, mais pas de Christianisme ! » Voilà le credo du Déiste.

Maintenant, écouterons-nous cette doctrine ? Allez encore, dis-je, et emmenez un Déiste dans un hôpital, et montrez-lui certains des terribles ouvrages de la maladie. Conduisez-le au lit où repose un enfant tendre, à peine conscient du bien et du mal, avec un cancer incurable. Envoyez-le dans la salle où se trouve une mère aimante d'une nombreuse famille à l'état ultime d'une maladie atroce. Montrez-lui certaines des douleurs déchirantes et des agonies auxquelles la chair est destinée, et demandez-lui d'en rendre compte. Demandez à cet homme, qui croit qu'il y a un grand et sage Dieu qui a créé le monde, mais qui ne peut croire à la Bible, demandez-lui comment il rend compte de ces traces de désordre et d'imperfection dans la création de son Dieu. Demandez à cet homme, qui se moque de la théologie chrétienne et qui est trop sage pour croire à la

chute d'Adam, demandez-lui d'expliquer selon sa théorie la prévalence universelle de la douleur et de la maladie dans le monde. Vous pouvez demander en vain ! Vous n'obtiendrez aucune réponse satisfaisante. La maladie et la souffrance sont des difficultés insurmontables sur le chemin du Déiste. L'homme a péché, et donc l'homme souffre. Adam est tombé de son premier état, et donc les enfants d'Adam tombent malades et meurent.

La prévalence universelle de la maladie est l'une des preuves indirectes que la Bible est vraie. La Bible l'explique. La Bible répond aux questions à ce sujet qui surgiront dans chaque esprit en quête de vérité. Aucun autre système religieux ne peut faire cela. Ils échouent tous ici. Ils sont silencieux. Ils sont confondus. La Bible seule aborde le sujet avec franchise. Elle proclame hardiment le fait que l'homme est une créature déchue, et avec une égale hardiesse, elle proclame un vaste système de rédemption pour répondre à ses besoins. Je suis conduit à la conclusion que la Bible vient de Dieu. Le christianisme est une révélation du ciel. « Ta parole est la vérité » (Jn 17.17). Tenons fermement à l'ancien fondement que la Bible, et seulement la Bible, est la révélation de Dieu à l'homme. Ne soyez pas ébranlé par les nombreuses nouvelles attaques que le scepticisme moderne lance contre le volume inspiré. Ne tenez pas compte des questions ardues que les ennemis de la foi aiment poser au sujet des difficultés bibliques, et auxquelles vous ressentez peut-être souvent l'incapacité de répondre. Ancrez votre âme fermement sur ce principe sûr : que tout le livre est la vérité de Dieu. Dites aux ennemis de la Bible que, malgré tous leurs arguments, il n'existe aucun livre au monde qui puisse se comparer à la Bible, aucun qui réponde aussi parfaitement aux besoins de l'homme, aucun qui explique autant l'état de l'humanité. En ce qui concerne les choses difficiles dans la Bible, dites-leur que vous êtes prêt à attendre. Vous trouvez dans ce livre suffisamment de vérité claire pour satisfaire votre conscience et sauver votre âme. Les choses difficiles seront clarifiées un jour. Ce que vous ne savez pas maintenant, vous le saurez par la suite.

## **2. Les bienfaits généraux que la maladie confère à l'humanité**

Le second point que je propose de considérer est les bienfaits généraux que la maladie confère à l'humanité.

J'utilise ce mot « bienfaits » avec discernement. Je ressens qu'il est d'une importance profonde de considérer cette partie de notre sujet avec clarté. Je sais bien que la maladie est l'un des points supposés faibles dans le gouvernement de Dieu sur le monde, sur lesquels les esprits sceptiques aiment s'attarder. « Dieu peut-il être un Dieu d'amour, quand Il permet la douleur ? Dieu peut-il être un Dieu de miséricorde, quand Il tolère la maladie ? Il pourrait empêcher la douleur et la maladie ; mais Il ne le fait pas. Comment ces choses peuvent-elles être ? » Tel est le raisonnement qui traverse souvent le cœur de l'homme.

Je réponds à tous ceux qui raisonnent ainsi, que leurs doutes et questionnements sont des plus déraisonnables. Ils pourraient tout aussi bien douter de l'existence d'un Créateur, parce que l'ordre de l'univers est perturbé par des tremblements de terre, des ouragans et des tempêtes. Ils pourraient tout aussi bien douter de la providence de Dieu, à cause

des massacres horribles de Delhi et Cawnpore. Tout cela serait aussi raisonnable que de douter de la miséricorde de Dieu, à cause de la présence de la maladie dans le monde.

Je demande à tous ceux qui trouvent difficile de concilier la prévalence de la maladie et de la douleur avec l'amour de Dieu, de porter leurs regards sur le monde qui les entoure et de remarquer ce qui s'y passe. Je leur demande d'observer dans quelle mesure les hommes se soumettent constamment à une perte présente pour le gain futur, à la tristesse présente pour la joie à venir, à la douleur présente pour la santé future. La semence est jetée en terre et pourrit : mais nous la semons dans l'espoir d'une moisson à venir. Le garçon est envoyé à l'école parmi beaucoup de larmes : mais nous l'envoyons dans l'espoir qu'il obtienne la sagesse future. Le père de famille subit quelque opération chirurgicale effrayante : mais il la supporte, dans l'espoir d'une santé future. Je demande aux hommes d'appliquer ce grand principe au gouvernement divin du monde. Je leur demande de croire que Dieu permet la douleur, la maladie et l'infirmité, non parce qu'il aime tourmenter l'homme, mais parce qu'il désire enrichir le cœur, l'esprit, la conscience et l'âme de l'homme, pour l'éternité. Encore une fois, je répète que je parle des « bienfaits » de la maladie à dessein et en toute connaissance de cause. Je connais les souffrances et les douleurs que la maladie entraîne. J'admets la misère et la détresse qu'elle apporte souvent dans son sillage. Mais je ne peux la considérer comme un mal absolu. J'y vois une permission sage de Dieu. J'y vois une disposition utile pour freiner les ravages du péché et du diable parmi les âmes des hommes. Si l'homme n'avait jamais péché, j'aurais été perplexe pour discerner le bienfait de la maladie. Mais puisque le péché est dans le monde, je peux voir que la maladie est un bien. C'est une bénédiction tout autant qu'une malédiction. C'est un maître rude, j'en conviens. Mais c'est un véritable ami pour l'âme de l'homme.

(A) La maladie aide à rappeler aux hommes la mort. La plupart vivent comme s'ils n'allaient jamais mourir. Ils s'adonnent aux affaires, ou aux plaisirs, ou à la politique, ou à la science, comme si la terre était leur demeure éternelle. Ils planifient et projettent pour l'avenir, à l'image du riche insensé dans la parabole, comme s'ils avaient un long bail de vie et n'étaient pas des locataires à volonté. Une maladie grave va parfois bien loin pour dissiper ces illusions. Elle réveille les hommes de leurs rêveries diurnes et leur rappelle qu'ils ont à mourir aussi bien qu'à vivre. Maintenant, cela, je le dis avec insistance, est un bien puissant.

(B) La maladie aide à faire réfléchir sérieusement les hommes sur Dieu, sur leur âme et sur le monde à venir. La plupart, en leurs jours de santé, ne trouvent aucun temps pour de telles pensées. Ils les détestent. Ils les repoussent. Ils les considèrent comme gênantes et désagréables. Or, une maladie grave a parfois un pouvoir merveilleux de rassembler et de ranimer ces pensées, et de les placer devant les yeux de l'âme de l'homme. Même un roi méchant comme Ben-Hadad, lorsqu'il était malade, pouvait penser à Élisée (2 R 8.8). Même des marins païens, lorsque la mort était en vue, avaient peur, et « chacun criait à son dieu » (Jon 1.5). Assurément, toute chose qui aide à faire réfléchir les hommes est un bien.

(C) La maladie aide à adoucir le cœur des hommes et à leur enseigner la sagesse. Le cœur naturel est dur comme une pierre. Il ne voit aucun bien dans quoi que ce soit

qui n'appartienne pas à cette vie, et aucun bonheur en dehors de ce monde. Une longue maladie va parfois loin pour corriger ces idées. Elle expose la vacuité et la tromperie de ce que le monde appelle les « bonnes » choses, et nous enseigne à les tenir avec une main légère. L'homme d'affaires découvre que l'argent seul n'est pas tout ce que le cœur désire. La femme mondaine découvre que les vêtements coûteux, la lecture de romans, et les récits de bals et d'opéras, sont de misérables consolateurs dans une chambre de malade. Assurément, toute chose qui nous oblige à réviser nos poids et mesures des choses terrestres est un véritable bien.

(D) La maladie concourt à nous niveler et à nous humilier. Nous sommes tous naturellement orgueilleux et hautains. Peu, même parmi les plus pauvres, sont exempts de cette infection. Il est rare de trouver quelqu'un qui ne méprise pas autrui et qui ne se flatte secrètement de n'être « pas comme les autres hommes ». Un lit de malade est un puissant dompteur de telles pensées. Il nous impose la grande vérité que nous sommes tous de pauvres vers, que nous « habitons des maisons d'argile » et sommes « écrasés devant la teigne » (Jb 4.19), et que rois et sujets, maîtres et serviteurs, riches et pauvres, sont tous des créatures mourantes, et se tiendront bientôt côte à côte devant le tribunal de Dieu. À la vue du cercueil et de la tombe, il n'est pas facile d'être fier. Assurément, tout ce qui enseigne cette leçon est bon.

(E) Enfin, la maladie aide à éprouver la religion des hommes, de quelle sorte elle est. Il n'y a pas beaucoup sur terre qui n'ont aucune religion du tout. Pourtant, peu ont une religion qui supporte l'inspection. La plupart se contentent des traditions reçues de leurs pères, et ne peuvent rendre raison de l'espérance qui est en eux. Or, la maladie est parfois très utile à un homme en révélant la complète futilité de la fondation de son âme. Elle lui montre souvent qu'il n'a rien de solide sous ses pieds, et rien de ferme sous sa main. Elle le fait découvrir que, bien qu'il ait pu avoir une forme de religion, il a toute sa vie adoré « un Dieu inconnu ». Bien des croyances semblent bonnes sur les eaux tranquilles de la santé, mais se révèlent parfaitement insensées et inutiles sur les vagues tumultueuses du lit de malade. Les tempêtes de l'hiver mettent souvent en lumière les défauts dans l'habitation d'un homme, et la maladie expose souvent l'absence de grâce dans l'âme d'un homme. Assurément, tout ce qui nous fait découvrir le véritable caractère de notre foi est un bien. Je ne dis pas que la maladie confère ces bienfaits à tous ceux à qui elle vient. Hélas, je ne puis dire cela ! Des myriades sont chaque année terrassées par la maladie et restaurées à la santé, qui manifestement n'apprennent aucune leçon de leur lit de malade, et retournent à nouveau au monde. Des myriades passent chaque année par la maladie jusqu'à la tombe, tout en ne recevant pas plus d'impressions spirituelles que les bêtes qui périssent. Pendant qu'ils vivent, ils n'ont aucun sentiment, et quand ils meurent il n'y a « point de tourments dans leur mort » (Ps 73.4). Ce sont des choses effrayantes à dire. Mais elles sont vraies. Le degré d'insensibilité auquel le cœur et la conscience de l'homme peuvent parvenir est une profondeur que je ne prétends pas sonder.

Mais la maladie confère-t-elle les bienfaits dont j'ai parlé à seulement quelques-uns ? Je ne concéderai rien de tel. Je crois qu'en de très nombreux cas, la maladie produit des impressions plus ou moins semblables à celles dont je viens de parler. Je crois que, dans bien des esprits, la maladie est le « jour de visitation » de Dieu, et que des sentiments

s'éveillent continuellement sur un lit de malade qui, s'ils sont améliorés, pourraient, par la grâce de Dieu, aboutir au salut. Je crois que, dans les terres païennes, la maladie ouvre souvent la voie au missionnaire, et fait que le pauvre idolâtre prête une oreille attentive aux bonnes nouvelles de l'Évangile. Je crois que dans notre propre pays, la maladie est l'un des plus grands aides au ministre de l'Évangile, et que les sermons et les conseils sont souvent ressaisis au jour de la maladie, que nous avons négligés au jour de la santé. Je crois que la maladie est l'un des instruments subordonnés les plus importants de Dieu dans le salut des hommes, et que bien que les sentiments qu'elle suscite soient souvent temporaires, elle est aussi souvent un moyen par lequel l'Esprit travaille efficacement dans le cœur. En bref, je crois fermement que la maladie des corps humains a souvent conduit, dans la merveilleuse providence de Dieu, au salut des âmes des hommes.

Je laisse ici cette branche de mon sujet. Elle n'a pas besoin de remarques supplémentaires. Si la maladie peut accomplir les choses dont j'ai parlé (et qui les niera ?), si la maladie dans un monde méchant peut aider à faire réfléchir les hommes sur Dieu et sur leurs âmes, alors la maladie procure des bienfaits à l'humanité.

Nous n'avons point le droit de murmurer contre la maladie, ni de nous plaindre de sa présence dans le monde. Nous devrions plutôt remercier Dieu pour elle. Elle est le témoignage de Dieu. Elle est le conseiller de l'âme. Elle est celle qui éveille la conscience. Elle est celle qui purifie le cœur. Assurément, j'ai le droit de vous dire que la maladie est une bénédiction et non une malédiction, une aide et non une injure, un gain et non une perte, un ami et non un ennemi pour l'humanité. Tant que nous avons un monde où règne le péché, c'est une miséricorde qu'il soit aussi un monde où il y a la maladie.

### **3. Les devoirs spéciaux auxquels la maladie nous appelle**

Le troisième et dernier point que je propose de considérer, est les devoirs particuliers que la prévalence des maladies impose à chacun de nous.

Je serais affligé de quitter le sujet de la maladie sans dire quelque chose à ce propos. Je tiens pour d'une importance capitale de ne pas se contenter de généralités en transmettant le message de Dieu aux âmes. Je suis soucieux d'imprimer dans l'esprit de chacun, entre les mains duquel ce papier pourrait tomber, sa propre responsabilité personnelle en rapport avec ce sujet. Je souhaiterais sincèrement que nul ne dépose ce papier sans être capable de répondre aux questions : « Quelle leçon pratique ai-je apprise ? Dans un monde de maladie et de mort, que devrais-je faire ? »

(A) Un devoir primordial que la prévalence de la maladie impose à l'homme, est celui de vivre habituellement préparé à rencontrer Dieu. La maladie est un rappel de la mort. La mort est la porte par laquelle nous devons tous passer pour entrer en jugement. Le jugement est le moment où nous devons enfin voir Dieu face à face. Assurément, la première leçon que l'habitant d'un monde malade et mourant devrait apprendre est de se préparer à rencontrer son Dieu.

Quand es-tu prêt à rencontrer Dieu? Jamais tant que tes iniquités ne sont pardonnées, et tes péchés couverts! Jamais tant que ton cœur n'est renouvelé, et ta volonté enseignée à se réjouir dans la volonté de Dieu! Tu as beaucoup de péchés. Si tu vas à l'église, ta propre bouche est enseignée à le confesser tous les dimanches. Seul le sang de Jésus-Christ peut purifier ces péchés. Seule la justice de Christ peut te rendre agréable aux yeux de Dieu. La foi, une foi simple et enfantine, peut seule te donner une part en Christ et en Ses bienfaits. Veux-tu savoir si tu es prêt à rencontrer Dieu? Alors où est ta foi? Ton cœur est naturellement inapte à la compagnie de Dieu. Tu n'as aucun plaisir réel à faire Sa volonté. Le Saint-Esprit doit te transformer à l'image de Christ. Les choses anciennes doivent passer. Toutes choses doivent devenir nouvelles. Veux-tu savoir si tu es prêt à rencontrer Dieu? Alors, où est ta grâce? Où sont les preuves de ta conversion et de ta sanctification?

Je crois que c'est cela, et rien de moins que le pardon du péché, qui constitue la préparation à rencontrer Dieu et l'aptitude à être en présence de Dieu, - la justification par la foi et la sanctification du cœur, - le sang de Christ répandu sur nous, et l'Esprit de Christ demeurant en nous, - tels sont les grands essentiels de la religion chrétienne. Ce ne sont point de simples mots et noms servant de prétexte pour des théologiens querelleurs. Ce sont des réalités sobres, solides et substantielles. Vivre dans la possession effective de ces choses, dans un monde plein de maladies et de mort, est le premier devoir que j'insiste d'imprimer dans votre âme.

(B) Un autre devoir primordial que la prévalence de la maladie impose à chacun de nous, est de vivre dans une disposition habituelle d'acceptation patiente de celle-ci. Certes, la maladie est une épreuve pour la chair et le sang. Ressentir nos nerfs dénoués, et notre force naturelle diminuée, être contraint de rester tranquille et être coupé de toutes nos occupations habituelles, voir nos projets interrompus et nos intentions déçues, supporter de longues heures, et jours, et nuits de lassitude et de douleur, tout cela est une épreuve sévère pour la pauvre nature humaine pécheresse. Quelle merveille si la maladie suscite en nous l'irritabilité et l'impatience! Assurément, dans un monde aussi périssable que celui-ci, nous devrions cultiver la patience.

Comment apprendrons-nous à supporter la maladie avec patience lorsque viendra notre tour de souffrir? Nous devons accumuler des trésors de grâce durant le temps de la santé. Nous devons rechercher l'influence sanctifiante du Saint-Esprit sur nos tempers et dispositions indisciplinés. Nous devons prendre au sérieux nos prières et demander régulièrement la force de supporter la volonté de Dieu, autant que de l'accomplir. Une telle force est à notre portée, pour peu que nous la demandions : « Si vous demandez quelque chose en mon nom, je le ferai » (Jn 14.14). Je ne puis penser qu'il soit superflu de m'étendre sur ce point. Je crois que les grâces passives du christianisme reçoivent beaucoup moins d'attention qu'elles ne méritent. La douceur, la gentillesse, la patience, la foi, la patience, sont toutes mentionnées dans la Parole de Dieu comme des fruits de l'Esprit. Ce sont des grâces passives qui glorifient spécialement Dieu. Elles font souvent réfléchir ceux qui méprisent le côté actif du caractère chrétien. Jamais ces grâces ne brillent aussi intensément que dans la chambre du malade. Elles permettent à de nombreux malades de prêcher un sermon silencieux que ceux autour d'eux n'oublient jamais. Souhaitez-vous embellir la doctrine que vous professez? Désirez-vous rendre

votre christianisme beau aux yeux des autres ? Alors, prenez en considération le conseil que je vous donne aujourd'hui.

Amasser une réserve de patience pour le temps de la maladie. Alors, bien que votre maladie ne soit pas pour la mort, elle sera pour la « gloire de Dieu » (Jn 11.4).

(C) Un autre devoir primordial que la prévalence de la maladie vous impose est celui d'une préparation habituelle à ressentir avec et à aider votre prochain. La maladie n'est jamais très loin de nous. Peu de familles n'ont pas de proche malade. Peu de paroisses où vous ne trouverez quelqu'un de malade. Mais partout où il y a de la maladie, il y a un appel au devoir. Un peu d'aide opportune dans certains cas, une visite aimable dans d'autres, une enquête amicale, une simple expression de sympathie, peuvent faire un bien immense. Ce sont ces sortes de choses qui adoucissent les aspérités, rapprochent les hommes, et promeuvent les bons sentiments. Ce sont ces voies par lesquelles vous pouvez ultimement mener les hommes à Christ et sauver leurs âmes. Ce sont des bonnes œuvres auxquelles tout chrétien professant devrait être prêt. Dans un monde plein de maladie et d'infirmité, nous devrions « porter les fardeaux les uns des autres », et être « bons les uns envers les autres » (Ga 6.2 ; Ép 4.32). Ces choses, j'ose le dire, peuvent apparaître à certains comme peu de choses et insignifiantes. Ils doivent faire quelque chose de grand, de magnifique, et de frappant, et d'héroïque ! Je prends la liberté de dire qu'une attention consciencieuse à ces petits actes de bienveillance fraternelle est l'une des preuves les plus claires d'avoir « l'esprit de Christ ». Ce sont des actes en lesquels notre bienheureux Maître Lui-même abondait. Il parcourait toujours « faisant du bien » aux malades et aux affligés (Ac 10.38). Ce sont des actes auxquels Il attache une grande importance dans ce passage le plus solennel de l'Écriture, la description du dernier jugement. Il y dit : « J'étais malade, et vous m'avez visité » (Mt 25.36). Avez-vous le désir de prouver la réalité de votre charité, cette grâce bénie dont tant de gens parlent et que si peu pratiquent ? Si vous l'avez, prenez garde à l'égoïsme insensible et à la négligence de vos frères malades. Recherchez-les. Assistez-les s'ils ont besoin d'aide. Montrez votre sympathie avec eux. Essayez d'alléger leurs fardeaux. Surtout, efforcez-vous de faire du bien à leurs âmes. Cela vous fera du bien même si cela ne leur fait aucun bien. Cela empêchera votre cœur de murmurer. Cela peut être une bénédiction pour votre propre âme. Je crois fermement que Dieu nous teste et nous éprouve par chaque cas de maladie à notre portée. En permettant la souffrance, Il teste si les chrétiens ont quelque sentiment. Prenez garde, de peur d'être pesé dans la balance et trouvé manquant. Si vous pouvez vivre dans un monde malade et mourant et ne rien ressentir pour les autres, vous avez encore beaucoup à apprendre.

Je laisse ici cette branche de mon sujet. Je jette les points que j'ai nommés comme des suggestions, et je prie Dieu qu'ils travaillent dans plusieurs esprits. Je répète, que la préparation habituelle à rencontrer Dieu, la disposition habituelle à souffrir patiemment, la volonté habituelle à sympathiser avec sincérité, sont des devoirs clairs que la maladie impose à tous. Ce sont des devoirs à la portée de chacun. En les nommant, je ne demande rien d'extravagant ou d'irraisonnable. Je n'ordonne à personne de se retirer dans un monastère et d'ignorer les devoirs de sa condition. Je désire simplement que les hommes réalisent qu'ils vivent dans un monde malade et mourant, et qu'ils vivent en conséquence. Et je dis avec assurance, que l'homme qui vit la vie de foi, de sainteté,

de patience, et de charité, n'est pas seulement le plus vrai chrétien, mais aussi l'homme le plus sage et raisonnable.

Et maintenant, je conclus le tout par quatre mots d'application pratique. Je souhaite que le sujet de cet écrit soit tourné vers quelque usage spirituel. Le désir de mon cœur et ma prière à Dieu en insérant ce texte dans ce volume, c'est de faire du bien aux âmes.

(1) En premier lieu, j'adresse une question à tous ceux qui lisent ce document, question à laquelle, en tant qu'ambassadeur de Dieu, j'implore votre sérieuse attention. C'est une question qui découle naturellement du sujet sur lequel j'ai écrit. C'est une question qui concerne tous, de tout rang, classe et condition. Je vous demande : Que ferez-vous quand vous serez malade ? Le temps viendra où vous, ainsi que d'autres, devrez descendre dans la sombre vallée de l'ombre de la mort. L'heure viendra où vous, comme tous vos ancêtres, devrez tomber malade et mourir. Ce temps peut être proche ou éloigné. Dieu seul le sait. Mais quel que soit le moment, je vous demande à nouveau : Que ferez-vous ? Où pensez-vous vous tourner pour obtenir du réconfort ? Sur quoi avez-vous l'intention de reposer votre âme ? Sur quoi avez-vous l'intention de bâtir votre espérance ? D'où tirerez-vous vos consolations ?

Je vous en conjure, ne rejetez point ces questions. Permettez-leur d'œuvrer dans votre conscience, et ne reposez point avant de pouvoir y répondre de manière satisfaisante. Ne jouez point avec ce don précieux qu'est une âme immortelle. Ne différez point la considération de cette affaire à un moment plus opportun. Ne présumez point d'une repentance sur votre lit de mort. La plus grande affaire ne devrait certainement pas être remise à la fin. Un voleur mourant fut sauvé afin que les hommes ne désespèrent point, mais un seul fut sauvé pour que nul ne présume. Je répète la question. Je suis certain qu'elle mérite une réponse. « Que ferez-vous lorsque vous serez malade ? »

Si vous deviez vivre éternellement dans ce monde, je ne m'adresserais pas à vous comme je le fais. Mais cela ne se peut. Il n'est guère possible d'échapper au lot commun de toute l'humanité. Personne ne peut mourir à notre place. Le jour viendra où nous devons chacun aller à notre demeure éternelle. Pour ce jour, je désire que vous soyez prêt. Le corps qui retient tant votre attention - le corps que vous habillez, nourrissez, et réchauffez avec tant de soin - ce corps doit retourner à la poussière. Oh, songez à quel terrible événement ce serait finalement de tout avoir préparé sauf l'unique chose nécessaire - d'avoir pourvu au corps, mais d'avoir négligé l'âme - de mourir, en fait, comme le Cardinal Beaufort, et de « ne donner aucun signe » d'être sauvé ! Une fois de plus, j'insiste sur ma question à votre conscience : « QUE FEREZ-VOUS QUAND VOUS SEREZ MALADE ? »

(2) Ensuite, j'offre un conseil à tous ceux qui sentent qu'ils en ont besoin et qui sont disposés à le recevoir, à tous ceux qui sentent qu'ils ne sont pas encore prêts à rencontrer Dieu. Ce conseil est bref et simple. Familiarisez-vous avec le Seigneur Jésus-Christ sans délai. Repentez-vous, soyez convertis, fuyez vers Christ, et soyez sauvés.

Soit vous avez une âme, soit vous n'en avez pas. Vous ne nierez sûrement jamais que vous en avez une. Alors, si vous avez une âme, cherchez le salut de cette âme. De tous

les jeux de hasard dans le monde, il n'en est point de plus insensé que celui de l'homme qui vit sans être préparé à rencontrer Dieu et qui cependant remet sa repentance à plus tard. Soit vous avez des péchés, soit vous n'en avez pas. Si vous en avez (et qui osera le nier ?), rompez avec ces péchés, rejetez vos transgressions et détournez-vous d'elles sans délai. Soit vous avez besoin d'un Sauveur, soit vous n'en avez pas besoin. Si vous en avez besoin, fuyez vers le seul Sauveur dès ce jour, et criez puissamment à Lui pour qu'Il sauve votre âme. Accourez à Christ immédiatement. Cherchez-Le par la foi. Confiez votre âme à Sa garde. Criez puissamment à Lui pour obtenir pardon et paix avec Dieu. Demandez-Lui de répandre le Saint-Esprit sur vous et de faire de vous un chrétien accompli. Il vous entendra. Peu importe ce que vous avez été, Il ne rejettera pas votre prière. Il a dit : « Celui qui vient à moi, je ne le rejetterai point » (Jn 6.37). Prenez garde, je vous en conjure, à un christianisme vague et indéfini. Ne vous contentez pas d'un espoir général que tout est bien parce que vous appartenez à l'ancienne Église d'Angleterre, et que tout ira bien en fin de compte parce que Dieu est miséricordieux. Ne reposez pas, ne reposez pas sans une union personnelle avec Christ Lui-même. Ne reposez pas, ne reposez pas jusqu'à ce que vous ayez le témoignage de l'Esprit dans votre cœur que vous êtes lavé, sanctifié et justifié, uni à Christ, et que Christ est en vous. Ne reposez pas tant que vous ne pouvez dire avec l'apôtre : « Je sais en qui j'ai cru, et je suis persuadé qu'Il a la puissance de garder mon dépôt jusqu'à ce jour-là » (2 Ti 1.12). Une religion vague, indéfinie et indistincte peut convenir en temps de santé. Elle ne conviendra jamais au jour de la maladie. Une simple appartenance formelle et de routine à l'Église peut porter un homme à travers le soleil de la jeunesse et de la prospérité. Elle s'effondrera entièrement quand la mort sera en vue. Alors, rien d'autre ne suffira que la véritable union du cœur avec Christ. Christ intercédant pour nous à la droite de Dieu, Christ connu et cru comme notre Prêtre, notre Médecin, notre Ami, Christ seul peut dépouiller la mort de son aiguillon et nous permettre d'affronter la maladie sans crainte. Lui seul peut délivrer ceux qui, par crainte de la mort, sont dans l'esclavage. Je dis à tous ceux qui ont besoin de conseils : Soyez familiers avec Christ. Si vous souhaitez avoir espérance et consolation sur le lit de malade, soyez familiers avec Christ. Cherchez Christ. Accourez à Christ.

Remets à Lui tout soin et tout souci lorsque tu es en communion avec Lui. Il te gardera et te portera à travers tout. Déverse ton cœur devant Lui, lorsque ta conscience est chargée. Il est le véritable Confesseur. Lui seul peut t'absoudre et ôter le fardeau. Tourne-toi vers Lui d'abord en jour de maladie, comme Marthe et Marie. Continue à Le regarder jusqu'au dernier souffle de ta vie. Le Christ mérite d'être connu. Plus tu Le connais, mieux tu L'aimeras. Alors, sois en communion avec Jésus-Christ.

(3) En troisième lieu, j'exhorte tous les véritables chrétiens qui lisent ce discours à se souvenir combien ils peuvent glorifier Dieu dans le temps de la maladie, et à demeurer en paix dans la main de Dieu lorsqu'ils sont souffrants. Je ressens l'importance capitale de toucher ce point. Je sais combien le cœur du croyant est prompt à défaillir, et combien Satan redouble d'efforts pour suggérer doutes et questionnements, quand le corps du chrétien est affaibli. J'ai observé quelque peu de la dépression et de la mélancolie qui parfois assaillent les enfants de Dieu lorsqu'ils sont soudainement écartés par la maladie, et contraints à l'inaction. J'ai remarqué comment certaines âmes pieuses sont enclines à se torturer l'esprit avec des pensées morbides à de tels moments, et à

dire en leur cœur : « Dieu m'a abandonné : je suis rejeté loin de sa face. »

Je prie instamment tous les croyants malades de se souvenir qu'ils peuvent honorer Dieu autant par une souffrance patiente qu'ils le peuvent par un travail actif. Il montre souvent plus de grâce de rester en repos que de se déplacer ça et là et d'accomplir de grands exploits. Je les exhorte à se souvenir que Christ prend soin d'eux autant lorsqu'ils sont malades que lorsqu'ils sont en bonne santé, et que le châtement même qu'ils ressentent si intensément est envoyé par amour, et non par colère. Par-dessus tout, je les conjure de se remémorer la sympathie de Jésus pour tous ses membres faibles. Ils sont toujours tendrement pris en charge par Lui, mais jamais autant que dans leur temps de besoin. Christ a eu une grande expérience de la maladie. Il connaît le cœur d'un homme malade. Il voyait « toute sorte de maladie et toute sorte de langueur » lorsqu'Il était sur la terre. Il avait un sentiment particulier pour les malades aux jours de Sa chair. Il ressent toujours pour eux un sentiment particulier. Je pense souvent que la maladie et la souffrance rendent les croyants plus semblables à leur Seigneur dans l'expérience que la santé. « Lui-même a pris nos infirmités, et il a porté nos maladies » (És 53.3; Mt 8.17). Le Seigneur Jésus était un « homme de douleur, et habitué à la souffrance ». Aucun n'a une telle opportunité d'apprendre l'esprit d'un Sauveur souffrant que les disciples souffrants.

(4) Je conclus avec une parole d'exhortation à tous les croyants, que je prie ardemment Dieu d'imprimer sur leurs âmes. Je vous exhorte à maintenir une habitude de communion étroite avec Christ, et à ne jamais craindre d'aller « trop loin » dans votre religion. Souvenez-vous de cela, si vous désirez avoir « une grande paix » dans vos temps de maladie (Jn 14.27).

Je remarque avec regret une tendance dans certains milieux à abaisser le standard du christianisme pratique et à dénoncer ce que l'on appelle des « vues extrêmes » concernant la marche quotidienne du chrétien dans la vie. Je remarque avec douleur que même des personnes pieuses regarderont parfois froidement ceux qui se retirent de la société mondaine et les censureront comme étant « exclusifs, fermés d'esprit, illibéraux, sans charité, d'humeur amère », et autres semblables. J'avertis tout croyant en Christ qui lit ce document de se garder d'être influencé par de telles censures. Je l'implore, s'il a besoin de lumière dans la vallée de la mort, de « se préserver pur du monde », de « suivre le Seigneur pleinement » et de marcher très étroitement avec Dieu (Ja 1.27; No 14.24). Je crois que le manque de « rigueur » dans le christianisme de bien des gens est un secret de leur peu de réconfort, tant en santé qu'en maladie. Je crois que la religion « à demi », qui cherche à « faire bon ménage avec tout le monde », qui satisfait beaucoup de gens de nos jours, est offensante pour Dieu et sème des épines dans l'oreiller de mort, que des centaines ne découvrent que trop tard. Je crois que la faiblesse et la fragilité d'une telle religion ne se révèlent jamais autant que sur un lit de malade.

Si vous et moi désirons une « forte consolation » en notre temps de besoin, nous ne devons point nous contenter d'une union simple avec Christ (Hé 6.18). Nous devons chercher à connaître quelque chose d'une communion expérimentée, ressentie dans le cœur, avec Lui. N'oublions jamais, jamais, que « l'union » est une chose, et « la com-

munion » en est une autre. Des milliers, je le crains, qui savent ce qu'est « l'union » avec Christ, ne connaissent rien de la « communion ».

Il peut arriver un jour, après un long combat contre la maladie, où nous sentirons que la médecine ne peut plus rien, et qu'il ne nous reste plus qu'à mourir. Des amis se tiendront à nos côtés, incapables de nous aider. L'ouïe, la vue, même la capacité de prier nous manqueront rapidement. Le monde et ses ombres fondront sous nos pieds. L'éternité, avec ses réalités, se dressera grand devant nos esprits. Qu'est-ce qui nous soutiendra en cette heure d'épreuve ? Qu'est-ce qui nous permettra de sentir, « Je ne crains aucun mal » (Ps 23.4) ? Rien, rien ne peut le faire sinon une communion étroite avec Christ. Christ habitant dans nos cœurs par la foi, Christ mettant Son bras droit sous nos têtes, Christ senti assis à nos côtés, Christ seul peut nous donner la victoire complète dans le dernier combat.

Attachons-nous plus fermement à Christ, aimons-Le plus ardemment, vivons pour Lui plus entièrement, imitons-Le plus exactement, confessons-Le plus hardiment, suivons-Le plus complètement. Une foi ainsi vécue apportera toujours sa propre récompense. Les gens du monde peuvent en « rire ». Les frères faibles peuvent la juger extrême. Mais elle résistera à l'épreuve du temps. Le soir venu, elle nous apportera la lumière. Dans la maladie, elle nous apportera la paix. Dans le monde à venir, elle nous donnera une couronne de gloire qui ne se flétrit point.

Le temps est court. La figure de ce monde passe. Encore quelques maladies, et tout sera terminé. Encore quelques funérailles, et nos propres funérailles auront lieu. Encore quelques tempêtes et agitations, et nous serons en sécurité au port. Nous voyageons vers un monde où il n'y a plus de maladie, où la séparation, la douleur, les pleurs et le deuil sont finis à jamais. Le ciel se remplit chaque année davantage, et la terre se vide. Les amis en avant sont plus nombreux que les amis derrière. « Encore un peu de temps, et celui qui doit venir viendra, et il ne tardera pas » (Hé 10.37). Dans sa présence sera une plénitude de joie. Christ essuiera toutes les larmes des yeux de son peuple. Le dernier ennemi qui sera détruit, c'est la mort. Mais il sera détruit. La mort elle-même mourra un jour (Ap 20.14). En attendant, vivons la vie de foi dans le Fils de Dieu. Appuyons-nous de tout notre poids sur Christ et réjouissons-nous à la pensée qu'il vit à jamais.

Oui : béni soit Dieu ! Christ vit, bien que nous puissions mourir. Christ vit, quand bien même amis et familles sont emportés au tombeau. Il vit, Celui qui a aboli la mort et fait briller la vie et l'immortalité par l'Évangile. Il vit, Celui qui a dit : « Ô mort, je serai ta peste ; Ô tombe, je serai ta destruction » (Os 13.14). Il vit, Celui qui un jour transformera notre corps vil et le rendra semblable à Son corps glorieux. En maladie et en santé, en vie et en mort, appuyons-nous avec confiance sur Lui. Certes, nous devrions dire quotidiennement avec l'un des anciens : « Béni soit Dieu pour Jésus-Christ ! »